

CHALETS BOURGUIGNONS

Originaires de Rotterdam, Kim et Dennis ont tout quitté pour réaliser leur rêve, celui d'inaugurer leur maison d'hôtes au cœur de la Bourgogne. Ils proposent de séjourner dans l'un de leurs quatre chalets entièrement équipés et entourés par la nature, avec piscine, et menus locaux et faits maison en option. Avis aux amateurs : de nombreux domaines viticoles, brocantes et sentiers de randonnée sont situés à proximité immédiate du lieu.

89770 Bœurs-en-Othe, www.buitenhotellesnourrits.com



GÎTE ENVIRONNEMENTAL

Le Relais de Cisai est bien plus qu'un simple gîte. Outre qu'il abrite une pension équestre, ce qui permet aux cavaliers de séjourner auprès de leur monture, il a signé une obligation réelle environnementale (ORE), qui donne droit à un propriétaire de contractualiser des mesures de protection de l'environnement sur son domaine. Dans le cas du Relais de Cisai, cette signature a déterminé une vingtaine d'engagements visant à protéger les différentes parcelles du site pour une durée de 99 ans. Édith et Jean-François Andouart ont ainsi souhaité préserver la biodiversité du domaine et acter la conservation des mares, imposer l'interdiction d'user de produits phytosanitaires, ou encore la restriction d'accès à l'une des parcelles, pour éviter d'interférer avec la faune. Ce qui n'empêche pas les deux gîtes d'accueillir les amateurs de calme et de nature tout au long de l'année.

61230 Cisai-Saint-Aubin, www.relaisdecisai.com



100 KM

Par Clément Osé



Le 13 avril 2020, quand j'ai entendu le président de notre République piétonne dire qu'il nous faudrait « bâtir une stratégie où nous retrouverons le temps long, la possibilité de planifier, la sobriété carbone, la prévention, la résilience qui seuls peuvent permettre de faire face aux crises à venir », et ajouter qu'« il nous faudra rebâtir une indépendance agricole et plus d'autonomie stratégique pour notre Europe », je me suis dit que nous étions enfin sauvés. Je me suis réjoui qu'un si petit organisme couronné d'aspérités ait pu réaliser l'objectif de soixante ans de luttes écologistes. Et puis, le 28 du même mois, déception : mes contrariétés revenaient en même temps que l'addiction de notre chefferie nationale au libéralisme mondialisé. La rechute était officialisée par la signature du traité de libre-échange entre le Mexique et l'UE. Pour les marchandises. On laisse rentrer le bétail mexicain aux OGM mais pas les Mexicains. Pour les hommes, les frontières sont bien fermées. De nouvelles ont même été érigées pour notre sécurité, et ça m'a rassuré quand le Premier ministre nous a dit, le jour de la signature du traité, qu'il fallait qu'on reste dans un périmètre de 100km autour de chez nous. Je crois qu'il voulait qu'on relocalise nos vies même si on délocalisait la production bovine. En tout cas, il a tendu une belle perche à mon imaginaire et je me suis mis à rêver.

DE QUEL ESPACE LA LIBERTÉ A-T-ELLE BESOIN ?

Qu'y a-t-il 100km autour de notre ferme ? J'ai ouvert géoportail, qui propose justement d'afficher le fameux rayon. Verdict : les montagnes, ouf, l'océan, bon point, cinq rivières et un fleuve, vital, deux préfectures, peut servir, trois aéroports, obsolète. Si je pense travail, ça se complique. La majorité de mes partenaires ne sont pas dans le cercle. Ma famille proche est loin, trop loin, ma copine et pas mal de mes potes sont aussi hors de portée. À quelle échelle se déploie ma vie ? Depuis un an, j'ai sillonné la France, l'Italie et j'ai mis un pied en Belgique. Je me suis calmé pourtant. Il y a cinq ans, mon monde était plus vaste encore : deux continents, plusieurs pays et une coquette quantité de kérosène pour relier tout ça. Comment se fait-il que je me sente à l'étroit dans mes 100km ?

J'imagine que ce périmètre n'aurait pas tellement gêné les paysans qui habitaient ma ferme il y a cent cinquante ans. Ils ne devaient pas aller bien loin avec leurs énergies 100% renouvelables. Enfin, loin de moi l'intention romantique et réactionnaire de glorifier un bon vieux temps que je n'ai pas connu et où les vies étaient certainement plus rudes, incertaines, belliqueuses et mortelles. Était-on pour autant moins heureux naguère, vaste sujet. Mais il n'y a pas besoin de remonter si loin pour trouver moins mobile que moi. En lisant *Les Racines de la colère*, un bon roman-photo sur des Gilets jaunes de la ville de Denain (pas très loin de Valenciennes, dans le Nord), je constatais que certains de mes compatriotes n'étaient, au cours de leur vie, jamais sortis des 100km, vacances comprises, et avaient donc relevé ou été contraints de relever le défi de l'existence locale. Cette prouesse est pourtant à relativiser si l'on en croit des chiffres de la mobilité planétaire : 80% de l'humanité n'ont jamais mis les pieds dans un avion en vol. En vol, oui, parce que grâce à Bahadur Chand Gupta, ancien ingénieur d'Indian Airlines, les pauvres de New Delhi peuvent prendre place dans la carlingue d'un Airbus A300 cloué au sol pour moins d'un euro et assister aux consignes de sécurité. Et pourtant, je suis sûr que ces Indiens rêveurs de ciel sont plus écolos que les écolos français rêveurs de sobriété, quelle ironie.

J'ai retourné le problème dans tous les sens et je l'ai parcouru des mobilités les plus douces, mais la physique est intraitable. Le stade ultime de l'éco-attitude – quand on ne mange plus de viande, qu'on s'est émancipé du nucléaire et qu'on ne va presque plus faire les courses – c'est d'arrêter de bouger partout comme ça, triompher de la claustrophobie et arriver à s'épanouir dans un monde plus petit. Il y a un choix à faire entre deux libertés. Celle de l'hyper mobilité ou celle de l'enracinement. La première liberté, que nous promet la publicité, est finalement amputée par les dépendances qu'elle implique. C'est une liberté qui se monnaie, qui aliène, qui dépend d'un système complexe et énergivore. L'alimentation, par exemple, est confiée à d'autres, externalisée, délocalisée. La liberté du paysan, c'est-à-dire de celle ou de celui qui s'est enraciné dans son pays, est celle de l'autonomie. C'est sûr, j'ai perdu en mobilité depuis que je dois veiller sur mes amis légumes et les contenter en eau. Mais nous n'avons plus besoin d'euros pour manger des salades. Quel miracle de voir lever les plantules et grandir les tomates, de regarder pousser son autonomie et de restaurer les gastéropodes. Pour gagner les quelques sous qu'il me faut quand même, je me suis reconverti dans le pain pour nourrir mes voisins. Je pétris la résilience avec amour et façon des pâtons de liberté au levain, à l'eau du puits et à la farine du voisin meunier qui transforme des blés locaux. L'empayement m'attache autant qu'il me libère.

Est-ce qu'un écolo doit renoncer au voyage ? J'espère bien que non, car c'est le voyage qui m'a fait, pour reprendre la formule de Nicolas Bouvier. Mais la notion de voyage est relative. Le lointain est d'autant plus lointain que le voyageur est lent, que ses racines sont profondes et que ses déplacements sont rares. Dunkerque est aussi loin de Maubeuge en vélo que Paris de Sydney en avion. Je crois que la distance kilométrique aide à voyager, mais que le voyage ne se résout pas à un déplacement. Peut-on encore voyager à moins de 100km de chez soi ? J'espère aussi. Est-ce moins intense de faire un bivouac sauvage de dix jours dans le département voisin que de faire des allers-retours entre la piscine et le buffet d'un hôtel club à plusieurs milliers de kilomètres ? La caricature est facile, je le concède. Pour être honnête, je rêve toujours de dépasser la limite des 100km pour aller me frotter à des cultures et des géographies inconnues. Mais si je franchis le cap, j'imagine le faire sans moteur. Pour moi, c'est sans doute la fin du tourisme, mais de l'aventure certainement pas. Imaginez quel incroyable voyage serait d'atteindre la Chine sans une goutte de potion magique ?

L'ÉCHELLE DE LA RÉSILIENCE

Mais relocalisons à nos moutons. À la ferme, nous aimons beaucoup réfléchir à la résilience. Le dictionnaire la traduit par la capacité d'un système à surmonter une altération de son environnement. Le premier cas qui vient à l'esprit est celui de la résilience alimentaire, avec des questions du type : comment ferait-on pour se nourrir demain si le pétrole venait à manquer, tel que le prévoit l'Agence internationale de l'énergie ? Il se pourrait bien que le Premier ministre nous ait donné une idée avec son rayon de 100km. Pourrait-on produire tout ce dont nous avons besoin dans ce périmètre ? Faire tenir l'essentiel de nos vies dans ce « petit » cercle ? C'est certainement à ce genre d'échelle que se situe la résilience, qui seule nous permettra de traverser la période pleine de troubles, de bugs et de virus qui s'ouvre maintenant.